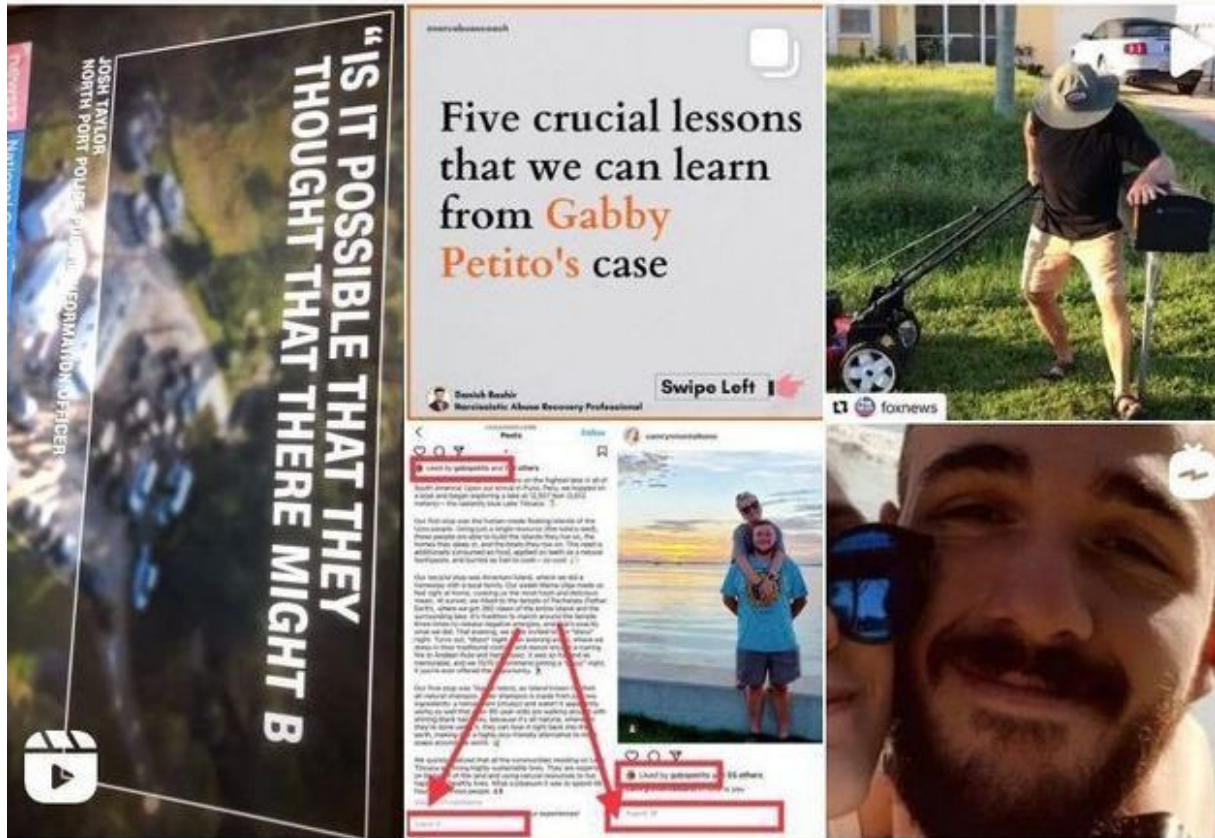


Le problème avec les enquêteurs du dimanche de TikTok et Instagram

Publié le 15 octobre 2021 à 16h30



Capture d'écran Instagram © ELLE.fr

Gabby Petito, « Couch Guy »... Ces dernières semaines, ces deux affaires ont passionné les réseaux sociaux, attestant d'une nouvelle forme d'addiction pour le « true crime » 3.0. Mais entre voyeurisme et manque de considération pour les victimes, ces enquêtes en ligne posent question.

Par

Depuis la disparition de l'influenceuse en herbe Gabrielle « Gabby » Petito, signalée le 11 septembre dernier, le compteur d'abonnés Instagram dans la jeune Américaine explose : de quelques dizaines de milliers lorsqu'elle postait des photos de son road trip à travers les États-Unis, à plus d'un million actuellement. Alors que [le corps de la jeune femme de 22 ans a été retrouvé le 19 septembre](#), son fiancé, rentré seul du voyage durant lequel elle a disparu, est encore activement recherché par la police.

À lire aussi >> [Disparition de Delphine Jubillar : l'enquête continue sur Facebook](#)

Depuis un mois, sur le réseau social, les « followers » s'improvisent donc enquêteurs et analysent chacune des publications de la défunte, à la recherche d'indices sur les

circonstances de sa mort : sous cette photo, le ton de la légende ressemble beaucoup plus à celui employé par Brian Laundrie (le petit ami de Gabby) qu'à celui des autres posts, ; sur celle-ci, sa coloration n'est pas la même que dans la précédente – alors que le couple était supposé être coupé du monde – ; et sur telle autre encore, le sourire de la jeune femme semble forcé. Chacun y va de sa théorie ou de ses accusations, pensant avoir relié les points d'une enquête qui semble patiner côté police.

Algorithme et voyeurisme

Plus anecdotique mais tout aussi symptomatique : la réception sur TikTok d'une vidéo désormais connue sous le nom de « Couch Guy ». Une étudiante se filme rendant une visite surprise à son copain, qu'elle n'a pas vu depuis des mois, et poste la vidéo avec une chanson d'Ellie Goulding en fond. Celle-ci a été vue plus de 44 millions de fois. Parce qu'elle est romantique ? Non. Parce que selon les internautes, le petit ami en question n'est pas fidèle ! Dans des milliers de commentaires et des dizaines de vidéos d'analyse, des apprentis détectives soulignent qu'il ne saute pas dans les bras de sa bien aimée, tient son téléphone dans une main, et est assis sur un canapé en compagnie de deux autres jeunes femmes. Que ce soit avec les faits divers ou les amours d'une parfaite inconnue, les réseaux sociaux sont le théâtre d'innombrables enquêtes d'amateurs qui stimulent notre « pulsion de voyeurisme », explique Martine Batt, psychologue et experte judiciaire.

« Nous sommes tous, instinctivement, attirés par le sordide, par la tromperie, par ce qui dérange, détaille-t-elle. Tout ce qui crée de l'émotion, en somme. » Cette fascination pour le crime et la résolution d'enquêtes est intrinsèque à l'humain, assure l'experte. Quand la peine de mort était autorisée, des foules se déplaçaient pour aller voir une exécution sur la place du village. Et les détectives amateurs existent depuis toujours : de la Miss Marple d'[Agatha Christie](#) aux commentateurs de [l'affaire du Petit Grégory](#), en passant par les passionnés du cas Xavier Dupont de Ligonnès, chaque fait divers, fictionnel ou réel, a son lot d'enquêteurs du dimanche. « Chercher la solution à un problème est un réflexe pavlovien, qui stimule notre circuit de récompense », continue la psychologue. C'est ce qui fait, par exemple, que, quand un fait divers vient de se produire, naît la tentation d'aller voir les profils Facebook ou Instagram de la victime. Car les réseaux sociaux accentuent férocement ce phénomène : à l'instar d'un tribunal, Instagram est un lieu public à part entière – l'application présentant en plus l'avantage d'être accessible partout, tout le temps et gratuitement.

Comme on s'installerait devant un épisode d'une série « true crime », ces enquêtes en ligne sont une façon de passer le temps, qu'on soit partie prenante ou simple spectateur. La viralité des réseaux sociaux amplifie le phénomène et transforme une simple vidéo TikTok en un mystère sur lequel des millions d'apprentis Hercule Poirot vont se pencher. « On s'informe de plus en plus massivement via les réseaux, explique Stéphanie Lukasik, docteure en sciences de l'information. Alors logiquement, les faits divers, qui sont d'autant plus impliquants, sont énormément partagés et commentés sur ces plateformes.

Avec la disparition de Gabby Petito, beaucoup d'internautes ont rassemblé des informations et ont même enquêté. Il n'y a plus besoin d'intermédiaire. »

Donne-moi ton Insta, je te dirai qui tu es

Car les informations en ligne, amassées par ces pseudos détectives, sont accessibles à tous. Les internautes ont, en quelque sorte, les mêmes connaissances que les vrais enquêteurs, et en même temps. « Avant l'existence des réseaux sociaux, pour connaître une personne, il fallait interroger son entourage, rappelle Stéphanie Lukasik. Maintenant, cela est possible avec une simple observation des réseaux sociaux. Ces informations mises bout à bout permettent de savoir ce que les gens font de leur vie. »

Ce qu'on lit, ce qu'on mange, où l'on part en vacances, ce que l'on fait, avec qui, de quelle personne on est proche... « Les partages, les interactions, les « j'aime », les abonnements, les followers, les amis, les informations personnelles, les préférences de contenus indiquent les goûts, les intérêts, les affinités, les opinions mais aussi les déplacements géographiques de l'individu. Toutes ces traces numériques sont faciles d'accès et peuvent être utilisées par les services de police, comme par les enquêteurs du dimanche », détaille la chercheuse. Et cela paie parfois : comme le retrace le documentaire Netflix « Don't f**k with cats », deux détectives amateurs ont réussi à faire arrêter le tueur en série canadien Luka Rocco Magnotta à force d'analyser ses posts sur les réseaux sociaux.

D'où la stimulation qui en ressort : et si, depuis le confort de son canapé, une personne lambda pouvait recoller des pièces du puzzle, identifier des détails qui échapperaient – ou du moins, le croit-elle – aux autorités compétentes ? « Il y a une ambivalence qui fait que si ces enquêtes reposent essentiellement sur le collectif, ceux qui y participent cherchent à sortir du lot en trouvant LA chose qui fera mouche », estime la psychologue Martine Bratt. « Les gens veulent aider, et ça a créé, pour certains, une sorte de dimension ludique, il y a un problème à résoudre, appuie Olivier Glassey, chercheur à l'institut des sciences sociales de l'Université de Lausanne interviewé par le site suisse « [L'Illustré](#) ». On a déjà vu ça pour des faits divers traditionnels, mais là il y a une impression de mystère en temps réel. Les lecteurs ont l'impression d'être proactifs. »

La vie n'est pas une partie de Cluedo géante

Mais avec la (fausse) proximité créée par les réseaux sociaux, ces enquêteurs oublient parfois qu'il ne s'agit pas d'une partie de Cluedo géante – il y a, derrière les arobas et hashtags, de vraies personnes. « Tout le monde estime que chaque contenu qui y est partagé mérite d'être analysé avec attention », considère [Ryan Broderick, journaliste spécialiste de la culture Internet](#), dans sa dernière newsletter. Lauren, la jeune tiktokeuse à l'origine de la vidéo du « Couch Guy », en a par exemple fait les frais. La fidélité de son petit ami est, depuis plus d'une semaine, remise en question par des millions d'internautes, tout comme sa capacité à bien s'entourer. Dans une vidéo publiée elle

aussi sur TikTok, Lienen Stevens (@thinksplendid), s'adresse directement à Lauren : « Je ne vais pas parler de ton copain, mais des deux filles à ses côtés. Ces filles ne sont pas tes amies », tranche, cinglante, la jeune femme – s'arrogeant, au passage, le rôle de l'amie et conseillère bienveillante alors que les deux ne se sont jamais rencontrées.

« On s'attache forcément à cette personne que l'on connaît par écrans interposés, justifie Martine Batt. Vu qu'on y partage tous, plus ou moins, notre quotidien, cela nous donne une impression d'intimité, qui fait que l'on s'implique énormément dans ce genre d'investigations. » Des relations « parasociales », de l'expression introduite par les sociologues Donald Horton et Richard Wohl dans les années 50 : le public s'attache à des personnalités « célèbres » (ici, Gabby ou Lauren), et développe le sentiment de connaissance de ces personnes – sans les avoir jamais rencontrées. Alors, on partage ses théories sur le sujet à ses amis, on lit avec passion celles des autres, comme on le ferait avec les petites histoires de notre entourage.

D'autant que les réseaux permettent un « processus collectif » qui participe de l'engouement autour de ce genre d'enquête. Y participer, commenter le phénomène, c'est en être (et [notre omniprésente FOMO](#) ne veut pas nous faire passer à côté de cela). Dans cette torpeur, tant pis si les principaux concernés, comme Lauren, n'ont rien demandé – et doivent par ailleurs partager des posts dans lesquels ils démantèlent les théories qui tournent à leur sujet. Car c'est là que se trouve le véritable problème avec ces pseudos-enquêtes en ligne. Et si l'affaire du « couch guy » peut paraître anecdotique, celle de Gabby Petito l'est beaucoup moins : il s'agit d'une jeune femme de 22 ans, dont le corps a été retrouvé sans vie, et dont les proches doivent faire le deuil. Pas d'un escape game grandeur nature.